# 17 La pêche en rivière

## Une diversité bioculturelle méconnue et menacée

Edmond Dounias, Stéphanie M. Carrière, Bernard Moizo

© IRD/S. carrière

Lorsque l'on regarde de près le menu des habitants de la forêt, on constate l'omniprésence des produits issus des rivières. Qu'ils soient végétaux ou animaux, ceux-ci prodiguent une alimentation variée et nutritionnellement riche, mobilisable à tout instant, notamment lorsque la production des autres activités de subsistance diminue. La pêche contribue à assurer la sécurité alimentaire des peuples forestiers. Pourtant, peu d'études se sont penchées sur son importance technologique, sociale et culturelle au sein de sociétés dont la subsistance dépend fortement des ressources forestières.

## Un secteur d'activité d'une diversité insoupçonnée

Les peuples des forêts d'Amérique latine et d'Asie du Sud-Est ont une vie quotidienne proche des rivières qui constituent les principales voies de communication. Ce lien à la rivière apparaît moins prégnant en Afrique, où les peuples ont été rapprochés des chantiers routiers et ferroviaires par les autorités coloniales.

**photo > Jeune garçon ntumu chargé du transport du poisson pêché dans sa hotte (sud du Cameroun).**

© IRD/S. Carrière

**Un homme ntumu confectionne une nasse de pêche (vallée du Ntem, Cameroun).**

Les réseaux hydrographiques des forêts humides sont incroyablement ramifiés. Leurs innombrables bras, concentrés sur de faibles superficies, offrent une large gamme d'opportunités de pêche aux villages ou hameaux situés « à portée de cours d'eau ». À l'instar des Mvae, des Ntumu ou des Njem du Sud-Cameroun, les peuples forestiers qui excellent dans l'art de la pêche disposent d'un vaste panel de techniques de captures. Pourtant, ces peuples ne sont généralement pas des pêcheurs stricts. Ce sont des sociétés à économie mixte qui pêchent, chassent, cultivent et effectuent la cueillette en forêt. Pêches diurnes ou nocturnes, masculines, féminines ou mixtes, d'adultes ou d'enfants, en solitaire, en binôme ou en groupes qui peuvent compter plusieurs dizaines de protagonistes ne sont que quelques exemples des nombreuses combinaisons possibles. De la simple pêche à la ligne au vaste barrage avec entonnoir rétenteur, en passant par des dispositifs qui rappellent étrangement des pièges à mammifères, on imagine aisément un éventail hétéroclite de techniques, éphémères ou permanentes, qui rivalisent d'ingéniosité.

Cette diversité, inhérente aux sociétés de pêcheurs, trouve sa justification dans la possibilité ainsi offerte d'exploiter les diverses composantes du réseau hydrographique. Saisonnière, chaque modalité de pêche vise un type particulier de poisson. Ces techniques se succèdent au gré des fluctuations du niveau de l'eau pour assurer une activité de pêche quasiment ininterrompue durant l'année, offrant ainsi une immense diversité de produits : plantes légumières, algues, plantes salifères, œufs, fretin, gros poissons, poissons à écailles ou sans écailles, crustacés, mammifères aquatiques, reptiles, batraciens, sauriens…

## L'art de la pêche

Une contrainte majeure de l'activité de pêche tient au fait que la ressource convoitée est, sauf exception notable, mobile et rarement visible directement. Art qui se pratique « à l'aveugle », la pêche suppose donc du pêcheur qu'il connaisse la biologie, l'écologie et le comportement de ses proies. Il doit anticiper leurs réactions. C'est une particularité également propre au piégeage, activité durant laquelle la capture du gibier s'effectue en l'absence du chasseur. Il n'est donc pas surprenant que les peuples qui maîtrisent l'art de la pêche se révèlent par ailleurs d'excellents piégeurs. Dans certains cas, comme lors de la capture d'un crocodile nain, pêche et piégeage se confondent.

La lourdeur de l'aménagement nécessaire aux formes de pêche les plus sophistiquées est compensée par une relative durabilité et un nombre élevé de captures (ex : pêche au carrelet). Par contraste, d'autres techniques de pêche sont très simples à mettre en œuvre, mais requièrent plus d'improvisation de la part du pêcheur (ex : pêche à l'épervier). D'autres, enfin, mobilisent un nombre important de participants et conduisent à un volume exceptionnel de prises ; elles ne sont organisées que de façon occasionnelle, pour permettre entre-temps à la ressource de se reconstituer (ex : pêche à la nivrée).

À de rares exceptions près, la pêche menée dans le cadre d'une économie de subsistance n'occasionne pas de surexploitation des ressources. D'autres pratiques sont assimilables à l'élevage : durant plusieurs semaines, le pêcheur attire et acclimate ses proies, parfois en les nourrissant. Sa patience sera à terme récompensée par une capture abondante et de bonne qualité nutritive (ex : pêche à l'entassement de bois).

La pêche peut être une activité collective, saisonnière ou ponctuelle, comme nous le verrons par la suite, mais c'est principalement une pratique individuelle ou n'impliquant que quelques individus, comme c'est le cas pour les jeunes garçons en Asie et à Madagascar. Poissons, crustacés d'eau douce, tortues et batraciens sont des mets prisés qui constituent un apport en protéines indispensable, plus particulièrement lors des périodes de soudure où la consommation de végétaux, tubercules et autres produits forestiers est sensiblement accrue. En Asie, en plus de la consommation domestique, les produits de la pêche, frais, séchés ou fumés, constituent des denrées appréciées tant pour le troc et les échanges non monétaires que pour la vente au village, lors de passages de piroguiers, ou sur les marchés locaux au cours de déplacements dans les villages et bourgs voisins.

## Se concilier les bonnes grâces des forces surnaturelles

Le risque d'insuccès à la pêche est réel, et il importe, plus que pour n'importe quelle autre activité de prédation, de s'allier les forces surnaturelles qui, bien souvent, élisent domicile dans les cours d'eau, à l'abri du regard des hommes. Partout, les eaux – marines, fluviales ou lacustres – se trouvent infestées de monstres redoutables et de créatures innommables. Hommes-poissons, sirènes, Mamiwata (« Mère de l'eau », divinité mi-femme mi-poisson) représentent les figures récurrentes de la mythologie des peuples forestiers des tropiques. Il n'est point de mythe fondateur qui ne trouve son origine dans les profondeurs des lacs et des cours d'eau, dans les eaux saumâtres ou insalubres des mangroves, des marécages ou des bas-fonds, ou dans leur épique traversée. Lorsqu'il se meut dans l'eau, l'humain redevient une créature fragile et exposée, qui retrouve l'environnement aqueux qui a précédé sa naissance. Se mouvoir dans l'eau est en quelque sorte un humble retour à l'innocence prénatale.

Certaines activités de pêche sont symboliquement plus risquées que d'autres, par exemple les grandes nivrées, qui requièrent l'usage de plantes toxiques. Elles s'accompagnent toujours de proscriptions (abstinence) et d'interdits très stricts. Le caractère dangereux de certaines formes de pêche est largement compensé par une mise en œuvre collective et souvent conviviale. L'ambiance généralement ludique et joyeuse qui prévaut apparaît comme un moyen d'exorciser l'incertitude du résultat et le fait de venir provoquer de redoutables forces de la surnature. La jubilation évidente des participants ne doit pas faire mésestimer les risques encourus, fussent-ils réels ou symboliques.

Les ressources alimentaires issues des cours d'eau couvrent des besoins nutritionnels essentiels d'une alimentation parfois extrêmement pauvre en protéines, comme cela peut être le cas dans les forêts de l'Est malgache. Les peuples betsiléo collectent les écrevisses dans les cours d'eau forestiers, pour la consommation domestique, mais aussi pour s'assurer un revenu lors de la vente sur les marchés alentours. Des recherches ont montré que la démographie des populations d'écrevisses peut s'adapter à la collecte. Plus l'espèce en question est collectée, plus elle se reproduit. La pêche s'organise également dans les rizières après la récolte du riz. Ce sont les enfants qui sont chargés de pêcher en groupe après l'école ou à la fin de la semaine à l'aide de nasses.

## Diverses techniques de pêche

Les quelques techniques de pêche évoquées ci-après n'ont nullement prétention à l'exhaustivité et viennent juste illustrer la richesse de ce domaine de production qui n'a pas encore reçu toute l'attention qu'il mérite.

### Un processus d'apprentissage

Au Laos, les jeunes garçons, souvent en groupes, pêchent quotidiennement dans les petits cours d'eau peu éloignés du village. C'est une pêche de type « chasse sous-

© IRD/B. Molzo

**Au Laos, les jeunes garçons, souvent en groupes, pêchent quotidiennement dans les petits cours d'eau peu éloignés du village.**

marine », car au moins l'un d'entre eux est équipé de masque, et de mini-arbalètes assorties d'un tendeur en caoutchouc avec lesquelles ils décochent de petites flèches de métal ou de bambou acérées. Les prises sont le plus souvent des petits poissons, crabes et crustacés qui sont pour la plupart consommés à proximité des lieux de pêche. Cette technique, ludique et rudimentaire, est considérée comme un apprentissage, une familiarisation avec le milieu aquatique et elle est aussi destinée à renforcer les liens sociaux entre individus du même sexe d'une classe d'âge : ceux pour qui l'entraide et la collaboration seront cruciales, tant dans les champs qu'à la pêche. Les jeunes filles, quant à elles, utilisent surtout des épuisettes, soit en bambou soit en fibres végétales, pour attraper des crevettes, des petits poissons et des batraciens.

## Barrage et entonnoir rétenteur

Cette technique, que l'on appelle également « pêche au tremplin », est surtout pratiquée dans les cours d'eau secondaires subissant un fort étiage en saison sèche. Le tremplin est un plateau de bambou et de raphia orienté dans le sens du courant mais émergeant à son extrémité. Cette technique s'accompagne de l'installation d'un barrage, afin de canaliser l'eau sur le plateau, et implique une entraide lors de l'installation. L'eau qui vient se projeter contre le barrage ne peut que s'écouler avec force par le passage contraint de l'entonnoir. Le plancher à claire-voie de l'entonnoir laisse passer l'eau, les alevins et les poissons de petit gabarit. Les plus gros poissons ne peuvent plus remonter le courant

© IRD/E. Dounias

**Entrée de l'entonnoir pour la pêche au tremplin (Sud-Cameroun).**

Le passage étroit ménagé ajoute à la force du courant qui s'engage dans l'entonnoir.
L'eau s'évacue à travers le plancher à claire-voie, déposant son lot de poissons piégés dans l'édifice.

et sont généralement propulsés hors de l'eau par la force du courant. La mise en œuvre du dispositif peut prendre trois semaines de travail à temps plein au plus tard de la saison sèche. L'extrémité rehaussée du tremplin rétenteur peut être allongée au fur et à mesure de la montée des eaux. L'installation est exploitée en permanence, de jour comme de nuit, durant toute la saison des hautes eaux.

### Pêche au carrelet

La pêche au carrelet est une activité masculine, nocturne ou diurne. Elle se pratique dans des cours d'eau secondaires à débit modéré. Elle a lieu lors d'une nuit sans lune, ou en journée juste après une pluie suffisamment forte pour accroître la turbidité de l'eau, plus propice à la discrétion des pêcheurs. Le pêcheur immerge obliquement un large tamis circulaire à maille lâche et en armature de rotin, qu'il manœuvre comme une herse. Le carrelet est basculé autour d'un support fixe émergeant et il est maintenu perpendiculairement au courant. La base, qui repose au fond de l'eau, est hissée à l'aide d'une gaule par le pêcheur en poste à l'aplomb de l'eau sur un échafaudage.

© IRD/E. Dounias

**Hissage du carrelet à l'aide d'une gaule articulée. Les vibrations transmises par la gaule au pêcheur alertent ce dernier de la présence de poissons dans le filet (Cameroun).**

### Pêche à l'épervier

Pêche diurne ou nocturne, masculine, individuelle, elle s'adresse aux pêcheurs adultes confirmés. L'usage de l'épervier est assez polyvalent, depuis les eaux vives à faible tirant d'eau jusqu'à des eaux calmes et profondes (le lancer s'effectue alors depuis une embarcation). Cet éclectisme autorise une pratique continue tout au long de l'année. Avant l'adoption du fil nylon, l'épervier était confectionné en fibres végétales.

### Trouble et abri de bois empilés

Chez les Mvae du sud du Cameroun, cette pêche féminine porte le même nom que *Raiamas buchholzi*, l'espèce de Cyprinidae la plus communément capturée selon cette procédure. Le principe de cette pêche, conduite en binôme ou trinôme (souvent une mère et ses filles), consiste à bâtir un abri artificiel de 10 à 20 m² de surface, composé de bois empilé et recouvert de palmes de raphia. Les femmes choisissent une bifurcation ombragée d'un cours d'eau secondaire, afin de ménager un abri de saison des pluies que les poissons adopteront au cours de leur frayage vers l'amont. À l'occasion de la visite hebdomadaire, les participantes dévient l'écoulement d'eau par une butte de terre argileuse et de débris végétaux prélevés à l'avenant. Les morceaux de bois sont ensuite progressivement retirés d'aval

© IRD/E. Dounias

**Après édification d'une butte de terre argileuse éphémère, la propriétaire mvae du dispositif commence à retirer les palmes de raphia qui constituent la couche de surface de l'entassement (Sud-Cameroun).**

en amont. L'eau résiduelle est écopée en contrebas d'un trouble tenu verticalement, afin de retenir les poissons entraînés par le flux d'évidage. L'abri est reconstitué après saisie des derniers poissons, en vue d'une visite ultérieure. La séance de pêche dure environ 3 à 4 heures. Chez les Mvae, pourtant gros amateurs de gibier, *Raiamas buchholzi* occupe le premier rang des préférences alimentaires. C'est dire l'importance accordée à cette pêche, qui constitue une forme originale de pseudo-élevage.

## La pêche à la nivrée

La capture de poisson par asphyxie est une pratique qui se rencontre sous toutes les latitudes. Cette pêche témoigne d'une bonne connaissance du milieu, puisqu'elle consiste à neutraliser le poisson au moyen de produits neurotoxiques qui doivent, en retour, rester inoffensifs pour le consommateur : pour la totalité des plantes connues à cette fin, il est inutile de recourir à une détoxication pré-culinaire. Il convient toutefois d'éviter de consommer l'eau du bassin empoisonné durant les heures qui suivent la pêche, au risque de troubles gastriques de gravité variable. Le comportement du poisson est souvent assimilé à un état d'ébriété : l'asphyxie occasionnée par la toxine le contraint à venir respirer en surface, où il est alors saisi ou assommé par les pêcheurs à l'affût.

© IRD/É. Dounias

**Chez les Tikar, une grande liesse accompagne le lancement d'une pêche à la nivrée (Cameroun).**

Celle-ci peut réunir des centaines de participants en provenance de plusieurs villages.
Lors de cette activité très codifiée qui s'accompagne de nombreux interdits, les enfants ont le privilège d'être les seuls autorisés à manipuler la substance de pêche, ici l'écorce d'*Albizia coriaria* (Mimosaceae).

D'autres poissons et crustacés sont saisis d'immobilisme et sont alors capturés dans les trous d'eau longeant les rives. Chez les Ntumu et les Mvae, la nivrée s'organise de manière collective et mixte, et se déroule dans les cours d'eau secondaires, à partir des campements de pêche de saison sèche.

Les plantes utilisées pour la nivrée sont de tous ordres. Certaines sont des plantes herbacées aquatiques, comme l'Acanthaceae *Justicia extensa*. D'autres sont de petits arbustes buissonnants, comme *Bertiera elabensis* (Rubiaceae) ou de petits arbres de sous-bois clairs, comme *Albizia coriaria* (Mimosaceae) que les agriculteurs entretiennent dans leurs plantations de café ou de cacao. Plusieurs sont des lianes ligneuses, comme les *Strychnos* spp. (Loganiaceae) et *Strophantus gratus* (Apocynaceae) (sources respectives de la strychnine et de la strophantine, qui sont des tonicardiaques à usage pharmaceutique répandu), ou des lianes plus graciles, comme *Adenia gracilis* (Passifloraceae) et *Nephthytis poissonii* (Araceae). Plusieurs des espèces employées sont par ailleurs des épices qui contiennent des composés antimicrobiens et que l'on consomme avec parcimonie : *Scorodophloeus zenkeri* (Mimosaceae, écorce à ail), *Tetrapleura tetraptera* (Mimosaceae, gousse à « sauce noire »), *Zanthoxylum* spp. (Rutaceae, condiment à *nkui*, préparation majeure de la gastronomie bamiléké au Cameroun) et *Piper guineense* (Piperaceae, poivrier sauvage). Certaines espèces ichtyotoxiques sont exclusivement cultivées à cette fin : *Tephrosia vogelii* (Caesalpiniaceae) en est l'archétype. C'est un arbuste planté dans les jardins de case. *Cissus aralioides* (Vitaceae), *Diffenbachia* spp. (Araceae) et *Datura* spp. (Solanaceae) sont à l'origine des plantes ornementales. L'emploi de plantes ichtyotoxiques requiert des précautions particulières d'usage. Chez les Mvae par exemple, outre l'abstinence sexuelle, qui prélude généralement aux entreprises de grande envergure, il faut éviter de laisser de la nourriture à proximité de ces plantes, au risque sinon de leur faire perdre toute leur efficacité ; la femme enceinte doit aussi s'abstenir de tout contact avec la plante et surtout de ne pas marcher dans l'eau une fois la poudre versée. Le risque encouru est un double échec : avortement de la future mère et insuccès la campagne de pêche.

## Piégeage de crocodile-nain

La pêche ne se réduit pas à la capture de poissons et crustacés, mais elle est aussi l'occasion de mobiliser des moyens techniques pour attraper toutes sortes des reptiles, sauriens, batraciens et mammifères aquatiques. Le dispositif conçu par les Mvae pour capturer le faux-gavial ou crocodile-nain *Osteolaemus tetrapis* (Crocodylidae) – un petit saurien commun des cours d'eau secondaires d'Afrique centrale – s'apparente plus à du piégeage. Le piège est installé de nuit sur les rives boueuses des eaux stagnantes. Ce piégeage se pratique en appoint lors de campagnes de pêche ou lors de visites de lignes de pièges éloignées.

© IRD/E. Dounias

**Capture d'un faux gavial chez les Mvae du Sud-Cameroun.**

## Pêche collective et aménagement piscicole

Au Laos, chez les Khmou, une population de langue môn-khmer présente dans tout le nord du pays, établie dans des villages de moyenne altitude à proximité immédiate de cours d'eau, chaque portion de rivière associée à un territoire villageois inclut une ou plusieurs réserves de pêche, où seules les pêches collectives sont autorisées. Tout manquement à la règle est sévèrement réprimé. Ces zones coïncident avec les frayères de plusieurs espèces de poisson, qui ne sont exploitées que ponctuellement par une pêche collective aux filets dérivants et dont le produit est destiné à des repas rassemblant tout le village : pour honorer des visiteurs, lors de cérémonies villageoises, à l'issue de travaux agraires ou villageois collectifs.

Il arrive aussi très souvent que des mares permanentes ou des trous d'eau localisés en forêt soient appropriés individuellement, après accord du chef de village, et utilisés comme réservoirs piscicoles où les poissons, attrapés lors de parties de pêche, sont stockés et nourris afin qu'ils puissent se développer. Ils sont aussi protégés par un enchevêtrement de branchages épineux – flottant ou semi-immergé – contre les prédateurs volants et les éventuels braconniers. Ces poissons de semi-élevage frais, séchés ou fumés sont surtout destinés à la vente et sont rarement consommés au sein du village.

© IRD/B. Moizo

**Vente de poissons sur un marché (Nord-Laos).**

Certaines espèces de poissons sont surtout destinées à la vente et sont rarement consommées au sein du village.

Encadré 1

# La pêche chez les Amérindiens Wayana de Guyane

Stéphanie M. Carrière,
Hélène Pagezy†,
Michel Jégu

Sur les 1 500 Indiens Wayana de langue karib, près de 800 vivent en Guyane, dans des villages dispersés le long du fleuve Maroni (Alitani), entre Maripasoula et Pilima. Ces peuples typiquement forestiers ont toujours un mode de vie en lien avec l'exploitation de la forêt et du fleuve, et ce malgré nombre de changements. En effet, les Wayana ont acquis la nationalité française relativement récemment et peuvent ainsi bénéficier des aides sociales. Dans un contexte de très fort chômage, ces aides leur permettent de chercher du travail plus facilement en se déplaçant tout en subvenant aux besoins de leur famille. Malgré quelques évolutions, les populations Wayana ont conservé nombre de leurs pratiques ancestrales. Les Wayana pratiquent l'agriculture sur brûlis pour cultiver le manioc, aliment de base. Ils se livrent à la cueillette, la chasse et surtout la pêche, qui leur permet de se nourrir et surtout de rapporter un revenu parfois important. Le chamanisme est toujours ancré dans cette société, qui observe encore aujourd'hui des rituels d'initiation.

Dans cette région, le milieu naturel est très riche et diversifié. La forêt est parcourue par un réseau hydrographique très dense, autour duquel sont établis les villages wayana. Cette omniprésence du fleuve et de l'eau implique un lien constant entre les Wayana et leurs ressources ichtyologiques. La diversité de la faune aquatique, près de 500 espèces de poissons d'eau douce et d'eau saumâtre, dont près de 240 dans le bassin versant du Maroni, est exceptionnelle et elle compte de plus un fort taux d'endémisme. Cette diversité d'espèces est à relier à l'histoire géologique de la région et à la diversité des biotopes qui changent au gré des saisons : sous-bois inondés, criques, rivières, rapides ou sauts, vasques, biefs, criques d'eau courante, marais, embouchures, zones d'eaux profondes, herbiers, fosses, berges, sources et bancs de sable. D'autres biotopes caractérisent les zones d'échanges entre la rivière et la mer, où certaines espèces animales effectuent l'une ou l'autre des parties de leur cycle biologique. Lorsque l'on conjugue la diversité de la faune, de sa biologie et de son éthologie à la diversité des biotopes, il est aisé d'imaginer que les Wayana, spécialisés dans la pêche, ont au fil des siècles développé un savoir empirique hors du commun. Au gré des saisons, des contraintes économiques et écologiques et des évènements sociaux, ces savoirs leur permettent de s'approvisionner en poisson grâce à une importante diversité de techniques de pêche. Ces savoirs et ces pratiques individuelles et collectives sont transmis et sont donc connus de chaque membre de la société wayana : les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, les enfants, qui très tôt observent leurs parents à l'œuvre, pour un apprentissage quasi permanent.

Activité de subsistance par définition, la pêche procure aussi parfois un complément de revenu important. La pêche, les savoirs qui s'y rattachent, les contes et l'importante consommation de poisson chez les Wayana, et ce depuis le plus jeune âge (apparition du poisson dans l'alimentation chez les bébés au cours du sevrage), montrent que l'attachement à cette ressource n'est pas uniquement alimentaire, mais aussi symbolique et culturel. Les produits de la pêche complètent saisonnièrement ceux de la chasse et de la collecte, parfois ciblés sur une espèce ou parfois de manière totalement opportuniste.

La pêche se pratique aussi bien en saison sèche que pluvieuse, mais c'est lors de la saison sèche qu'elle bat son plein. En effet, l'étiage

© IRD/M. Jégu-H. Pagezy

**Battage des lianes « hali hali », préparation de la pêche à la nivrée chez les Amérindiens Wayana.**

des cours d'eau contribue à la formation de biefs ou de criques où le poisson se concentre puis se retrouve piégé. En saison sèche, les pratiques et les lieux de pêche sont nombreux et diversifiés. Les filets tramails ou simples sont couramment utilisés et permettent de capturer un grand nombre d'espèces, mais surtout les poissons de la famille des Serrasalmineae (famille des célèbres *kumaru*, herbivores très appréciés, et des piranhas). La pêche à l'épervier, d'introduction plus récente et très productive, notamment dans les sauts, est peu pratiquée. La pêche à la ligne est développée, mais ce sont surtout les femmes et les enfants qui s'y adonnent depuis les berges de rivières à proximité des villages et des champs, ou dans les pirogues. L'appât utilisé change selon les espèces qui sont visées (poissons, manioc ou feuilles). Des lignes de fond utilisées avec des appâts peuvent permettre de capturer de gros sujets carnivores tels que les torches ou les *aimaras*. D'autres outils tels que les flèches, les harpons, les tridents ou les foënes sont employés pour harponner le poisson depuis la pirogue ou à proximité des rochers, de jour comme de nuit. Le masque de plongée, devenu incontournable notamment chez les jeunes, peut être utilisé pour faciliter les captures avec ou sans fusil harpon. Les célèbres pêches à la nivrée se pratiquent lorsque l'étiage est au plus bas ; cela correspond de plus à la période de soudure. Cette période difficile motive cette pratique, qui reste en partie conditionnée par le repérage d'une grande quantité de liane-poison, plante utilisée pour intoxiquer les poissons. Ces parties de pêche collectives s'expliquent également par la nécessité de raviver la cohésion sociale, mais aussi parfois par un besoin financier. L'organisation d'une pêche à la nivrée ainsi que la pêche elle-même demandent du temps, beaucoup d'investissement et une large participation des membres de plusieurs villages. Ceux qui participent à la pêche doivent être dégagés de leurs obligations agricoles. Le type de pêche à la nivrée (nivrées de boue, nivrées de forêt, nivrées de criques, nivrées en eaux vives) varie selon les lieux (grands rapides, trous d'eau, biefs, marécages, sauts), le nombre de personnes impliquées (facteur humain) et la quantité de lianes collectées. Dans chacun des cas, les espèces cibles et leur abondance

IRD/O. Barrière

**Pêche à la nivrée près du village d'Antecume Pata, en pays Wayana.**

dans les captures peuvent varier. Le principe de la nivrée est simple, il consiste à répandre un poison ichtyotoxique (la roténone), issu du broyage d'une liane du genre *Lonchocarpus*, et de l'épandre par lessivage dans une petite quantité d'eau au bord du rivage. Ce n'est que par le jeu des courants et des tourbillons du lit de la rivière que le poison se répand dans la zone visée.

À titre d'exemple, une grande nivrée villageoise de proximité (moins de 4 km) compte de 9 à 23 participants, de 3 à 6 pirogues, avec 10 à 50 kg de lianes, pour 10 à 20 kg de poissons pêchés. Une grande nivrée commerciale (qui dure 6-7 jours) regroupe près de 170 participants, 24 pirogues, avec 850 kg de lianes, pour près de 1 tonne de poissons pêchés, sur une distance parcourue au cours de 3 jours de pirogue. Ces grandes pêches à la nivrée sont exceptionnelles, et le nombre important de gros individus pêchés montre que la ressource a pu se régénérer depuis la dernière nivrée. Ce laps de temps est bien connu des Wayana, qui savent que les ressources ne se renouvellent pas instantanément.

La pêche en saison des pluies, souvent associée à des parties de chasse, est assez différente. Le contexte écologique et, de fait, le référentiel technique changent. Le débit du fleuve ayant décuplé, la pêche est pratiquée à l'aide de filets maillants ou tramails – posés le soir et relevés le matin –, d'éperviers, de nasses de fond. C'est surtout la pêche à la ligne avec des appâts très diversifiés qui est la plus efficace dans ce contexte.

Cette grande diversité des pratiques montre que les Amérindiens Wayana ont une connaissance fine du milieu dans lequel ils évoluent. Ils connaissent l'effet des contraintes écologiques et saisonnières sur la répartition, la diversité, le comportement et la reproduction des poissons, ce qui leur permet de « viser juste » tant d'un point de vue technique que géographique. Ainsi, ils prélèvent de manière raisonnée une alimentation diversifiée et complémentaire des autres activités de subsistance.

# Conclusion

Les trois dernières décennies ont été marquées par des politiques volontaristes d'industrialisation des pêcheries continentales et par le mépris absolu des pratiques de pêche locales. Dans l'esprit de nombreux décideurs, qui manquent de données consistantes pour prendre la mesure de l'importance de la pêche artisanale dans les eaux continentales des forêts tropicales, pêcher traditionnellement rime avec pauvreté. La professionnalisation excessive du secteur des pêches, qui ne tient pas compte du fait que la majorité des habitants des forêts ne pêche qu'occasionnellement, fait courir un double risque de surexploitation des ressources halieutiques et de délaissement de pratiques locales garantes d'une diversité culturelle et écologique.

# Références


ABE'ELE MBANZO'O P., 1999 – *La pêche chez les Badjoué du nord de Réserve de biosphère du Dja (Est-Cameroun). Étude socio-anthropologique de la spatialité.* Yaoundé, mémoire de maîtrise, Université catholique d'Afrique centrale, 160 p.

BAHUCHET S., 1992 – Esquisse de l'ethnoichtyologie des Yasa du Cameroun. *Anthropos,* 87 : 511-520.

CARRIÈRE S., 2003 – *Les orphelins de la forêt. Pratiques paysannes et écologie forestière (Ntumu, Sud-Cameroun).* Paris, IRD Éditions, coll. AÀTravers Champs, , 374 p.

DOUNIAS E., 1993 – *Dynamique et gestion différentielles du système de production des Mvae du Sud-Cameroun forestier*. Montpellier, thèse, université des sciences et techniques du Languedoc, 644 p.

DOUNIAS E., COGELS S., MVÉ MBIDA S., CARRIÈRE S. M, 2016 – The safety net role of inland fishing in the subsistence strategy of multi-active forest dwellers in southern Cameroon. *Revue d'ethnoécologie*, 10, 44 p.

DOUNIAS E., OISHI T. (éd.), 2016 – Inland traditional capture fisheries in the Congo Basin. *Revue d'ethnoécologie*, numéro spécial, 10.

JÉGU M., PAGEZY H., MEUNIER F., KEITH P., FERMON Y., CARRIÈRE S. M., LE BAIL P. Y., SALUM P., WEBER C., FISCH-MULLER S., 2005 – Wayana, parc de Guyane et chercheurs face aux recherches sur une pêche traditionnelle. *In* Barbault R., Le Duc J. P. (éd.) : *Biodiversité, science et gouvernance. Actes de la conférence internationale/Proceedings of the international conference biodiversity science and gouvernance,* Paris, MNHN.

MEUNIER F. (éd.), 2004 – *Piranhas enivrés : des poissons et des hommes en Guyane*. Paris, SFI/RMN, 128 p.

MOIZO B., 2006 – *An ethnological survey of highlanders/lowlanders relationships in the Nam Khan valley and their impacts for the eco valley project (MAB UNESCO)*. Rapport pour la Maison du Patrimoine, Luang Phrabang, 35 p.

PAGEZY H., 1989 – « Alimentation et saisonnalité dans la région du lac Tumba ». *In* Hladik C. M., Bahuchet S., Garine I. de (éd.) : *Se nourrir en forêt équatoriale. Anthropologie alimentaire des populations des régions forestières humides d'Afrique*, Paris, Unesco/MAB : 37-42.

PAGEZY H., GUAGLIARDO V., NZOUANGO D., FABRE D., BWEMBIA M., 1994 – *Interactions entre facteurs écologiques et sociaux dans la production, conservation, commercialisation du poisson d'eau douce en Afrique équatoriale (Zaïre et Cameroun).* Compte-rendu d'une recherche financée par le ministère de la Recherche et de la Technologie, CNRS, 118 p.

PAGEZY H., JÉGU M. 2004 – Le contexte de la pêche : techniques et saisons. *In* Meunier F. (éd.) : *Piranhas enivrés : des poissons et des hommes en Guyane,* Paris, SFI/RMN : 27-34.

PAGEZY H., JÉGU M, CARRIÈRE S., 2004 – Valeur sociale, économique et patrimoniale des Kumaru. *In* Meunier F. (éd.) : *Piranhas enivrés : des poissons et des hommes en Guyane,* Paris, SFI/RMN : 55-60.

PAGEZY H., CARRIÈRE S. M., FERMON Y., JÉGU M., 2004 – « La pêche aux Kumaru de la crue à l'étiage ». *In* Meunier F. (éd.) : *Piranhas enivrés : des poissons et des hommes en Guyane,* Paris, SFI/RMN : 60-68.

SHOEMAKER B., BAIRD I., 2001 – *The people and their river*. Vientiane, Canada fund for local initiatives, 79 p.

TAYANIN D., 1994 – *Being Kammu. My village, my life*. Ithaca, Cornell University, SEAP series n° 14, 130 p.

# Habiter la forêt tropicale au XXIe siècle

**IRD Éditions**
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Référence

Marseille, 2019

**Coordination et préparation éditoriale**
Corinne Lavagne

**Mise en page**
Aline Lugand – Gris Souris

**Correction**
Marie-Laure Portal

**Maquette de couverture**
Michelle Saint-Léger

**Maquette intérieure**
Catherine Guedj

**Photos de couverture**
1re de couverture :
© IRD/G. Michon – Enfants en forêt (Indonésie)

4e de couverture (de haut en bas) :
© IRD/G. Michon – Forêt tropicale humide (Western Ghats, Inde)
© IRD/S. Carrière – Collecte de fougères (Madagascar)
© IRD/E. Stoll – Habitat traditionnel en Amazonie brésilienne
© IRD/G. Michon – Déforestation à Bornéo (Indonésie)
© IRD/P. de Robert – Cueillette de baies d'açaï (Brésil)

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2019
ISBN IRD : 978-2-7099-2455-9